Mères d'écrivains

Autor(en): **Prélaz, Catherine**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **31 (2001)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Mères d'écrivains

Qu'ils écrivent des récits, des romans, des autobiographies, souvent les gens de plume racontent leur vie. La leur, et celle de leur famille. Ainsi, les mamans des écrivains ont droit à des hommages merveilleux. En voici quelques-uns.

Albert Cohen

Le Livre de ma mère

En 1954, Albert Cohen écrit à sa mère, disparue onze ans plus tôt, ce qu'il nomme sa dernière lettre. Quatorze ans avant *Belle du Seigneur, le Livre de ma mère* est déjà, dans son genre, un chef-d'œuvre.

«Elle était déjà vieille en ce temps-là, petite, et de quelque embonpoint. Mais ses yeux étaient magnifiques et ses mains étaient mignonnes et j'aimais baiser ses mains. Je voudrais relire les lettres qu'elle m'écrivait de Marseille avec sa petite main, mais je ne peux pas. J'ai peur de ces signes vivants. Lorsque je rencontre ses lettres, je ferme les yeux et je les range les yeux fermés. Je n'ose pas non plus regarder ses photographies, où je sais qu'elle pense à moi.»

«Pleurer sa mère, c'est pleurer son enfance. L'homme veut son enfance, veut la ravoir, et s'il aime davantage sa mère à mesure qu'il avance en âge, c'est parce que sa mère, c'est son enfance. J'ai été un enfant, je ne le suis plus et je n'en reviens pas.»

«Etrange que je ne m'aperçoive que maintenant que ma mère était un être humain, un être autre que moi et avec de vraies souffrances.»

«Un autre remords, c'est que je considérais tout naturel d'avoir une mère vivante. Je ne savais pas assez combien ses allées et venues dans mon appartement étaient précieuses, éphémères. Je ne savais pas assez qu'elle était en vie. Je n'ai pas assez désiré ses venues à Genève. Il y a donc eu un temps merveilleux où je n'avais qu'à envoyer un télégramme de dix mots pour que, deux jours plus tard, elle débarque sur le quai de la gare, avec son sourire conventionnel de timide, ses valises toujours un peu démantibulées et son chapeau trop étroit. Je n'avais qu'à écrire dix mots et elle était là, magiquement. J'étais le maître de cette magie et je l'ai si peu utilisée, idiotement occupé que j'étais par des nymphes. Tu n'as pas voulu écrire dix mots, écris-en quarante mille maintenant.»

«Avec elle seule, j'aurais pu vivre loin du monde. Jamais elle ne m'aurait jugé ou critiqué. Jamais elle n'aurait, comme d'autres, pensé: il ne publie plus de livres, ou: il vieillit. Mon fils, se serait-elle dit avec foi. Eh bien moi, je t'envoie, les yeux ennoblis par toi, je t'envoie à travers les espaces et les silences, ce même acte de foi, et je te dis gravement: ma Maman.»

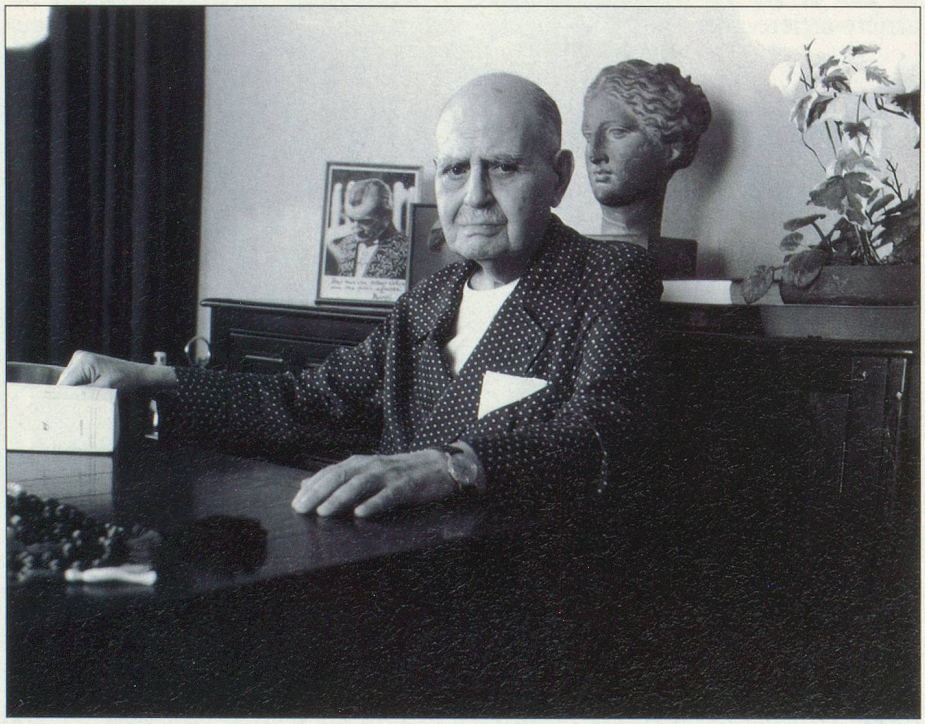


Photo Y. Debraine/a

Marcel Pagnol

Le Château de ma mère

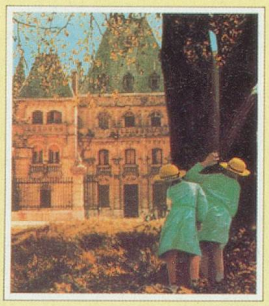
On ne présente plus les récits d'enfance de Marcel Pagnol. Sa maman y est une figure omniprésente, en particulier dans *le Château de ma mère.*

«Il y a une chose qui ne changera jamais: c'est l'amour des enfants pour leur mère, et j'ai écrit ce livre pour apprendre aux petites filles comment leurs fils les aimeront un jour.»

«Le temps passe, et il fait tourner la roue de la vie comme l'eau celle des moulins. Cinq ans plus tard, je marchais derrière une voiture noire, dont les roues étaient si hautes que je voyais les sabots des chevaux. J'étais vêtu de noir, et la main du petit Paul

MARCEL PAGNOL

Le château de ma mère



vêtu de noir, et la main du petit Paul serrait la mienne de toutes ses forces. On emportait notre mère pour toujours. De cette terrible journée, je n'ai pas d'autres souvenirs, comme si mes quinze ans avaient refusé d'admettre la force d'un chagrin qui pouvait me tuer. Pendant des années, jusqu'à l'âge d'homme, nous n'avons jamais eu le courage de parler d'elle.»

Georges Haldas

Chronique de la rue Saint-Ours

Si *Boulevard des philosophes* était le livre du père, *Chronique de la rue Saint-Ours* est celui de la mère, résume Georges Haldas. Il la nommait d'ailleurs «la petite mère».

«La petite mère avait une manière tout à fait à elle de parler: précise et lente. Et posée. Avant tout, on sentait qu'elle aimait parler. Que chaque parole qu'elle prononçait, réfléchie, mais non préparée, et encore moins ostentatoire, faisait corps avec ce qu'elle disait. Et que, de la sorte, elle revivait, en parlant, ce qu'elle disait, vous le faisait revivre.»

«Elle hochait la tête parfois, comme si elle se parlait à elle-même. Or, on ne saurait imaginer à quel point cette simple inclinaison de tête, chez elle, a joué un rôle au cours de ces visites au «vieux musée», comme on disait aussi, le dimanche. Il y avait en effet, dans ce hochement de tête, comme une manière de garder la distance par rapport aux choses; mais pour mieux les accueillir, les absorber, les assimiler. Manière dont je sais bien qu'elle a passé en moi. Qu'elle s'est faite chair.»

«Oui, pendant que chacun vaque à ses occupations, elle est là, notre mère, assurant par sa seule présence, on dirait, la permanence des choses. Et une relation continuelle entre les vivants et les morts.»

Colette

Sido et la Naissance du jour

A travers l'image de Sido sa mère, dans le jardin familial, c'est toute son enfance qui est rendue à l'immense Colette.

«J'aurais volontiers illustré ces pages d'un portrait photographique. Mais il m'eût fallu une «Sido» debout, dans le jardin, entre la pompe, les hortensias, le frêne pleureur et le très vieux noyer. Là, je l'ai laissée, quand je dus quitter ensemble le bonheur et mon plus jeune âge. Là, je l'ai pourtant revue, un moment furtif du printemps de 1928. Inspirée et le front levé, je crois qu'à cette même place, elle convoque et recueille encore les rumeurs, les souffles et les présages qui accourent à elle, fidèlement, par les huit chemins de la Rose des Vents.»

«Au cours des heures où je me sens inférieure à tout ce qui m'entoure, menacée par ma propre médiocrité, effrayée de découvrir qu'un muscle perd sa vigueur, un désir sa force, une douleur la trempe affilée de son tranchant, je puis pourtant me redresser et me dire: je suis la fille de celle qui écrivit cette lettre, et tant d'autres que j'ai gardées. Celle-ci m'enseigne qu'à soixante-seize ans elle projetait et entreprenait des voyages, mais que l'éclosion d'une fleur tropicale suspendait tout et faisait silence même dans son cœur destiné à l'amour. (...) Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleur, une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclore, infatigablement, pendant trois quarts de siècle...»

Catherine Prélaz

FERNAND AUBERJONOIS

L'Apprentie sorcière

Sous forme de roman, Fernand Auberjonois évoque sa mère, femme fantasque et attachante, mais souvent absente.

«La mère dont je parle m'a fait entrer dans la vie mais, ensuite, elle en est sortie pour y rentrer et en ressortir à son gré, sans demander mon autorisation. Elle m'a entraîné dans l'irréalité...»

«J'ai de la grossesse de ma mère un souvenir précis. J'étais là. C'est pendant neuf mois de gestation que je me suis attaché étroitement à celle qui me portait. Je crois me souvenir de cette période de ma vie. Ma mère était une très jeune femme, peu sportive, indolente, qui ménageait ses forces et se reposait souvent sur une ottomane. Je lui sais gré d'une gestation confortable que nul ne vint troubler. Notre intimité date de cette époque.»

«Je n'avais pas attendu d'avoir neuf ans pour décider que ma mère était différente des autres mères. A mes yeux, elle devenait chaque jour un peu plus une héroïne légendaire.»

«Ceux d'entre nous qui atteignons la huitième décennie d'une vie mouvementée avons tort de dire que nous avons de la chance. Il est évident que nous étions protégés par quelqu'un qui, sans écarter le danger, nous permettait d'éviter le pire. Ce quelqu'un était-il ou non un être spirituel, un ministre des volontés divines, un intermédiaire? Avant de quitter ma mère, je lui avais posé la question.(...) Pour se résumer, elle me conseillait de ne pas prendre les anges gardiens trop au sérieux. Elle se chargeait de mon gardiennage. J'ai suivi son conseil, et j'ai pu constater chez mon ange gardien la plupart des caractéristiques observées chez ma mère. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il faisait des caprices. Quand je me croyais perdu, il me repêchait par mon fond de culotte.»